



«Poursuivez, la vie continue»

Et la nouvelle courut dans toute l'Aube et dans toute la France, et au Québec aussi, parmi des centaines d'éducateurs pour qui Grange-L'Evêque était un lieu où pendant trente ans il s'était passé quelque chose en pédagogie, grâce à Maurice et Paulette, à Célestin et Elise Freinet, bien sûr...

Chacun de nous est dépositaire d'une très petite parcelle de cette œuvre, une petite parcelle qui nous permet d'imaginer combien il eut été enrichissant de la connaître telle que ses artisans auraient pu l'évoquer, de façon plus complète et de l'intérieur.

Et nous sommes partagés entre le désir d'évoquer ce que nous en avons perçu les uns et les autres, et celui de nous taire, tant nos mots sans talent nous semblent dérisoires.

Voici douze ans, nous conduisions Freinet vers son village natal dans un long cortège de voitures qui serpentait sur les petites routes du haut pays, et Maurice me disait en chemin : «Tu sais, il n'y a qu'à se taire, et puis Freinet dirait : poursuivez, la vie continue.»

Notre silence suffira à marquer notre peine et la vie continue...

Mais pour tous ceux qui sont ici, et ceux qui sont avec nous par la pensée en ce moment, elle sera marquée par l'empreinte d'un homme qui s'appelait Maurice BEAUGRAND.

P. GUÉRIN
le 4-1-79

N.D.L.R. — Les délais de parution ne nous ont pas permis de rassembler à temps tous les témoignages qui diront, dès le prochain numéro «la petite parcelle de l'œuvre» que Maurice nous transmet.

Au début de l'année scolaire 1946-47, nous trouvons dans un journal local un article annonçant une réunion pédagogique, dans une école de Troyes, réunion où il serait question des méthodes modernes de la pédagogie Freinet. Intéressés, nous nous y rendons et trouvons là quelques collègues, entre autres Maurice BEAUGRAND. La discussion porte principalement sur le texte libre, l'imprimerie à l'école... et Maurice sait nous convaincre de leur utilité dans nos classes. Aussi, nous acceptons de participer avec lui au congrès de la C.E.L., à Dijon, à Pâques 1947.

Depuis cette date, nous avons travaillé avec Maurice, toujours prêt à nous donner des conseils, à nous encourager, et ce n'est pas sans émotion que nous nous rappelons les réunions du jeudi matin, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, où le petit groupe se réunissait pour discuter du texte libre, du journal scolaire, puis peu à peu du calcul vivant, des enquêtes... Toujours sur la brèche, appliquant dans sa classe unique de Grange-L'Evêque les techniques qu'il préconisait, Maurice savait relever le moral des camarades en butte aux difficultés personnelles, aux critiques des collègues ou des parents. Les rencontres, dans sa classe, étaient toujours vivifiantes et c'était un plaisir de voir ses élèves travailler. Maurice aimait le travail bien fait, et son journal

scolaire pouvait être un modèle du genre ; les dessins, les peintures soulevaient l'admiration des camarades. Maître d'application, délégué départemental de l'I.C.E.M. pendant de longues années, il sut attirer au groupe un grand nombre de camarades et il fut un des pionniers du calcul vivant. Mais Maurice savait encore s'intéresser à tout : étude du français, du calcul, enseignement de la géographie, de l'histoire, des sciences, de la gymnastique, de la musique, du dessin et de la peinture. Quelle puissance de travail il avait, et aussi quel esprit critique, cherchant toujours à améliorer ce qu'il faisait. Il savait où il allait et ne craignait pas de discuter, de défendre ses idées.

Pour nous, pour beaucoup de camarades de l'Aube, il était le «modèle», modèle que certains ne pouvaient pas toujours suivre, quand les conditions de travail n'étaient pas favorables, mais qu'ils désiraient vivement imiter.

C'est avec une grande peine que nous voyons disparaître ce bon camarade, au moment où il allait pouvoir se reposer. Nous n'oublierons pas ce qu'il a été pour nous.

P. et H. FORT

Maurice BEAUGRAND

ce mal connu, pourtant si riche et si généreux

Le mouvement de l'Ecole Moderne, pourtant si soucieux de citer et d'honorer son fondateur, est peut-être trop silencieux à l'égard de ces compagnons sans lesquels l'œuvre de Célestin FREINET n'aurait certainement pas été tout à fait ce qu'elle a été, est, et sera. Maurice BEAUGRAND est de ceux à qui nous devons énormément, ceux qui ont œuvré patiemment et inlassablement à l'élaboration des outils de la C.E.L.

Et voilà que ce soir, j'apprends que c'est au passé qu'il faut parler de lui, alors que nous voulions lui demander tant de choses, profitant des loisirs que lui offraient enfin la retraite pour qu'il ouvre la malle aux trésors accumulés depuis tant d'années dans cette classe unique de Grange-L'Evêque dont la visite m'avait tellement impressionné alors que, «entrant en pédagogie Freinet», je participais à mon premier stage d'initiation.

(suite p. 7)

Maurice BEAUGRAND (suite de la p. 4)

Comment dire le rôle si important qu'il a joué pour beaucoup d'entre nous, qu'il mit «sur les rails», donnant juste le coup de pouce suffisant pour le démarrage, et puis, exactement comme il devait le faire avec les générations d'enfants qui passèrent dans sa classe, laissant chacun devenir, au mieux de ses potentialités, sans jamais revendiquer aucune quelconque «paternité» ni chercher à tirer la moindre gloriole de tout ce qu'il avait fait ou permis d'être. Dans les congrès, les rencontres nationales ou régionales, il n'était pas de ceux sur lesquels on se retourne en se chuchotant : «*Tu as vu, c'est Untel, c'est lui qui, dans un amphi...*»

Non, ça, les amphis, ce n'était pas son fort. Et même, il fallait souvent le bousculer un peu pour qu'il déballe tout ce qu'il avait entassé dans le coffre de sa voiture, témoins de l'activité débordante de sa classe : «*Tu comprends, si je montre ça, y en a peut-être d'autres qui n'oseraient pas ouvrir leur petit album... Moi, mon premier congrès, c'était celui de Dijon, en 1947 (année de la création par C. Freinet de l'I.C.E.M.) j'avais apporté un album de ma classe. Je l'avais posé sur une table et je restais là, pour voir si quelqu'un le regarderait et qu'est-ce qu'on en dirait... Alors, tu comprends, il faut permettre aux nouveaux de montrer ce qu'ils ont fait.*»

Pour moi, Maurice tient tout entier dans ce souci de valoriser les autres, de les pousser à aller plus loin, qui l'amenait souvent — trop souvent peut-être — à rester lui-même en retrait, alors qu'il aurait pu, lui aussi, prendre toute la place, animer de grandes plénières à partir des documents sortis de sa classe, et pas seulement dans le domaine exclusif des maths où il travailla beaucoup, mais dans tous les domaines, parce qu'il ne négligeait aucune des dimensions de l'expression et de la création des enfants. En effet, si son nom est intimement lié à ces fameuses et si précieuses bandes de l'ATELIER CALCUL, il ne faut pas oublier les peintures, les dessins, les chants libres, le théâtre, les instruments de musique (pour lesquels il se passionna tant), le magnétophone (c'est Pierre GUÉRIN et Gilbert PARIS qui savent le mieux dire tout ce qu'il a fait dans ce domaine), et quand il eut exploré toute la nouvelle théorie mathématique, ne se lança-t-il pas avec la même curiosité et la même intelligence dans l'étude de la linguistique ou de la grammaire structurale. Et à nos interrogations étonnées : «*Mais enfin, Maurice, comment fais-tu pour apprendre, savoir et comprendre toutes ces théories nouvelles ?*», il répondait tout tranquillement : «*Oh ! tu sais, moi, je ne suis pas tellement intelligent, et je suis même un peu fainéant. Mais Freinet pensait qu'il fallait bien connaître toutes ces théories pour pouvoir les critiquer et voir ce qu'on pouvait en utiliser, alors j'ai lu quelques livres là-dessus, c'est tout.*»

Un tout qui lui permettait de dialoguer d'égal à égal aussi bien avec les formateurs chargés du recyclage des maîtres qu'avec les théoriciens de l'I.N.R.D.P. ou les chercheurs québécois, lors de la «mission Freinet» des années 60 (1).

J'ai bien du mal, ce soir, à mettre de l'ordre dans mon écriture, car au fur et à mesure que ma main, péniblement trace les lettres, dans ma tête défile maintenant une foule d'images, à mes oreilles résonne l'écho de sa voix toujours égale.

Une seule fois, je l'ai vu se mettre en colère et prendre sans hésiter la parole dans une assemblée importante. C'était à propos des vaccinations. Ah ! quand Maurice ne bridait plus sa passion, alors, pour le coup, il devenait passionnant. La diatribe fut terrible et le réquisitoire des vaccinoteurs systématiques vite argumenté, qui me fit découvrir cette dimension encore inconnue de la pédagogie Freinet : celle des techniques de vie, celle de la globalité — mais comment me souviendrais-je de tout ce qu'il m'a appris ? Je l'entends pourtant encore poser cette question, comme en manière de défi : «*Comment peut-on se dire contre une pédagogie traditionnelle et en même temps ne pas remettre en cause la médecine traditionnelle ?*»

J'aimerais aussi, ce soir, essayer de faire un peu sortir de l'ombre tout l'énorme travail que personne ne remarquait, parce qu'il aboutissait rarement à la consécration d'un discours de grand amphi de congrès. Oui, il faut que l'on dise que, membre du premier comité directeur de l'I.C.E.M., issu des statuts de Lille, il eut à connaître et à régler avec ses cinq compagnons d'alors bien des situations délicates et souvent conflictuelles où ses qualités diplomatiques durent être souvent mises à contribution.

Il faut que l'on sache aussi que c'est lui le principal artisan du fameux Manifeste d'Aix de 1973, texte essentiel sur lequel nous fondons souvent notre action. Tous les organisateurs de ce congrès et bien des participants aussi, se souviennent d'avoir été interrogés par lui, invités à donner leur avis sur telle ou telle phrase, telle ou telle partie.

Il faudrait bien dire aussi tout le travail fait à ce poste de membre du comité directeur, en liaison étroite avec le bureau parisien, alors animé par Roger UEBERSCHLAG, au moment des grandes affaires de répression et de beaucoup d'autres dans lesquelles il s'engagea à fond, n'hésitant jamais à payer partout de sa personne. Et il me disait à ce moment-là sa peine de se sentir mal compris dans son propre groupe départemental dans lequel il a toujours continué à travailler. Il craignait que certains ne voient en lui comme une sorte de mandarin.

Lui, Maurice, un mandarin ?

Mais qui, même au congrès de Bordeaux, pouvait se douter qu'au hasard d'un couloir ou d'une séance de travail, il venait de bavarder avec l'un des «ténors» de l'I.C.E.M. ? Pourtant, à ce fameux congrès de Bordeaux, il en fut l'une des chevilles ouvrières par la mise en place et l'exploitation du travail des observateurs chargés de recueillir systématiquement toutes les traces des travaux de chaque séance. C'est bien à cause de son opiniâtreté que, la dernière nuit de ce congrès, nous étions encore un petit groupe autour de Pierre GUÉRIN et Gilbert PARIS à enjamber la fenêtre d'une salle de la Fac où nous avions été enfermés pour avoir voulu terminer le montage diapo-son que Maurice avait imaginé (et que tout le monde — nous aussi peut-être — jugeait impossible à réaliser) afin de rendre plus vivante la séance de clôture traditionnellement consacrée au défilé des responsables de commissions.

Oui, Maurice, c'était avant tout l'homme de l'écoute et de la disponibilité. Bien qu'il ait cette culture étendue qui lui aurait permis de tenir tribune, il préférerait l'attitude plus modeste, mais plus authentique du véritable éducateur. Vous vous rappelez, les copains qui étiez au stage de Troyes en septembre 68, Maurice nous faisant écouter l'enregistrement de son petit-fils Jean-Christophe, enfant qui accédait à la parole, et s'émerveillant de la façon dont le gamin essayait de s'approprier le «*Bonjour*» que lui lançait son grand-père. C'est là que j'ai appris comment il fallait écouter, observer un enfant ; là aussi que j'ai découvert concrètement la notion de tâtonnement expérimental.

Et ces séances d'initiation aux maths modernes où il nous lançait sur des pistes de recherche à partir de notre propre vécu. Il riait de bon cœur des discussions que ça pouvait soulever.

Et ce stage de Dijon au cours duquel le groupe second degré en particulier s'arrangeait pour kidnapper Maurice : «*Allez, Maurice, raconte-nous Freinet.*» Il est en effet de ceux qui savent si bien nous rendre un FREINET de chair et d'os. A travers les anecdotes, on voit s'élaborer les outils, se construire l'école, mais au milieu de la blague ou de disputes tumultueuses qui nous renvoient de l'homme un peu idéalisé une image vivante et chaude, donc plus proche.

Sa volonté d'être formateur, je la vois surtout dans son comportement avec les jeunes, ceux qui démarraient dans la pédagogie Freinet. Sans jamais chercher à servir de modèle, il a constamment choisi de correspondre plutôt avec quelqu'un qui débutait, ou qu'il voulait faire avancer, peut-être se dépasser, au risque de se priver ainsi des plaisirs gratifiants que l'on peut tirer d'échanges avec une classe où l'on sait trouver du répondant. Je me souviens notamment d'une jeune remplaçante de l'Aube avec laquelle il correspondait et qui était naturellement ravie de voir arriver dans sa classe tout un tas de choses qui devenaient source de motivations et qui, du coup, s'était passionnée pour la recherche libre. Maurice avait choisi cette classe pas trop loin de la sienne afin de permettre des visites fréquentes, soit de la classe entière, soit par petits paquets qu'un mercredi il emmenait dans sa voiture. Ça marchait vraiment très bien. Et Maurice profitait de chacune des rencontres pour encourager la jeune maîtresse à poursuivre son approche de la pédagogie Freinet, en lui proposant, bien évidemment, les outils de la C.E.L. Et c'est en commençant l'étude de l'un d'eux que, fatalement elle découvrit le nom de son correspondant comme «responsable de la commission maths», elle en resta paralysée par son incompetence : «*Qu'est-ce qu'il doit penser de moi ? Je ne suis pas à la hauteur.*» Et il fallut toute la diplomatie et la persuasion de Maurice pour qu'elle accepte de continuer sans plus se préoccuper de ce qu'il était, et sans attacher d'importance à cette prétendue renommée dont il était bien le premier à se moquer éperdument.

Voilà, en vrac, quelques moments qui me reviennent et que j'ai pu vivre avec Maurice. Paul LE BOHEC nous disait que lui-même avait trouvé un second père en FREINET. Je suis de ceux qui n'ont pas connu ce père. Mais le mien, en pédagogie Freinet, c'est Maurice BEAUGRAND. Un père idéal parce que donnant tous les moyens en sa possession pour faire en sorte que ses enfants soient au plus vite autonomes.

Autonomes, ils le sont devenus, Maurice, souvent turbulents même, mais sûrement pas près de t'oublier.

Xavier NICQUEVERT
3 janvier 1979

(1) Un prochain reportage de R. UEBERSCHLAG évoquera cette mission.